

***Musicophilia, tales of Music and the Brain, Oliver Sacks, USA 207***

*Musicophilia, la musique, le cerveau et nous, Seuil, 2009*

Oliver Sacks (1933- 2015) est un médecin neurologue anglais, qui à 32 ans s'installe à New-York, où il travaille au Beth Abraham Hospital. Neurologue, il est aussi écrivain, et s'est acquis une réputation internationale en décrivant avec un rare talent *l'histoire* de ses patients les plus intéressants. Nous évoquerons ici trois thèmes de réflexion extraits de son livre sur la musique et le cerveau.

**1- La sensibilité à la musique**, de l'oreille absolue à son contraire, l'*amusie*

L'oreille absolue, c'est la capacité qu'ont certaines personnes, d'*identifier parfaitement les hauteurs de son* - autrement dit les notes - et de les nommer (do naturel, fa dièse, mi bémol, etc....) si elles en savent les noms. L'infaillibilité de l'oreille absolue stupéfie ceux qui ne l'ont pas; pour ceux qui ont ce don, tel son = telle note, sans erreur possible, comme si chaque note avait une forme aussi singulière qu'une lettre de l'alphabet. On comprend alors que si un détenteur de l'oreille absolue entend un accord fait sur le piano d'une main ou des deux, il parvient à en détecter toutes les notes, comme s'il les voyait !

Combien de ces surdoués dans une population ? Chez Sacks, les réponses varient de 1/10.000 à... tout le monde ! Incohérence apparente, car si on teste un échantillon d'humains *adultes*, on ne trouve plus que 1 oreille absolue sur 10.000 sujets. Mais si on inclut la prime enfance, tout change : d'éminents chercheurs estiment très probable (mais pas encore démontré) que *tous les nouveaux-nés humains* disposent de l'oreille absolue, puisque - sauf pathologie - ils sont tous capables de percevoir *les moindres subtilités sonores* de leur langue maternelle - et de les reproduire !

Mais ce don musical du tout-petit est volatil : la plupart des gens le perdent entre 18 mois et 2 ans, alors que d'autres le conservent des dizaines d'années : pourquoi ?

L'acquis au secours de l'inné : l'oreille absolue perdure plus souvent et plus longtemps si l'enfant bénéficie d'une éducation musicale précoce et prolongée. Exemple : les *familles de musiciens* (lignée des Bach, enfance de Mozart, etc.)

Le large éventail inné-acquis assure la diversité, en musique comme ailleurs. Selon ce qu'ils ont pu garder de leur don musical originel, les grands enfants ou les adultes ont une « bonne oreille » ou « peu d'oreille », ou « pas d'oreille » du tout : il suffit de chanter en groupe pour repérer ceux qui ont la voix juste. Les autres, disait un humoriste, « ont la fausseté de voix qui caractérise les consciences tranquilles ».

Idem dans l'apprentissage d'une langue étrangère. Ceux qui ont « peu ou pas d'oreille » parlent une langue apprise au-delà de 3-4 ans avec un fâcheux accent qui trahira toujours leur origine - accent dont ils ne se rendent pas compte puisqu'ils ne font pas bien *la différence* entre les sons de leur propre langue et ceux d'une autre. Voix fausse ou accent indécrottable, même ingénuité, mais ces malentendants des musiques langagières comprennent et se font comprendre : n'est-ce pas l'essentiel ?

A l'inverse, les grands imitateurs, comme Laurent Gerra, sont au plan langagier des *nourrissons prolongés*, capables de discerner les plus fines singularités d'une voix humaine, et de les reproduire ! Si en plus ils ont de l'esprit, quel régal !

Venons-en enfin aux **amusiques**, littéralement les gens sans musique.

Combien sont-ils ? Nombreux : environ 1 personne sur 20 n'éprouve aucun plaisir à

écouter quelque musique que ce soit. Pourquoi ?

Parce qu'*ils discernent mal les hauteurs de son*. Ils ne sont donc pas émus par une ligne mélodique, par le timbre d'un instrument ou la richesse d'une polyphonie. Dès lors, pourquoi s'intéresseraient-ils à des tableaux sonores qui leur sont incompréhensibles ? C'est ce que Wladimir Nabokov, l'auteur de *Lolita*, a eu la rare sincérité de reconnaître en ces termes : « *La musique, j'ai le regret de le dire, me fait purement et simplement l'effet d'une succession arbitraire de sons plus ou moins agréables.* » C'était là d'une amusie permanente.

Mais il en est de passagères, dont celle... d' Oliver Sacks lui-même :

Un jour où il est au volant de sa voiture, sur un boulevard new-yorkais qui longe la Bronx River, il écoute une ballade de Chopin qu'il aime particulièrement, quand tout à coup son excellente sono devient grinçante, puis insupportable : ce n'est plus du Chopin, ce n'est même plus du piano, c'est comme si on tapait au marteau sur des plaques de métal !

Alors Sacks commence à ressentir un mal de tête d'un seul côté du crâne et comprend ce qui lui arrive : une migraine. La *subite perversion de son audition* était le symptôme annonciateur de sa crise migraineuse.

On a décrit une douzaine de formes d'amusie, où l'indifférence à la *mélodie* est le lot commun, alors que l'indifférence au *rythme* est rarissime. Pourquoi ? Parce que la sensibilité aux hauteurs de son tient à l'intégrité de plusieurs aires de « l'écorce cérébrale », de développement relativement dans l'évolution, alors que la sensibilité aux rythmes concerne la base du cerveau, dont les structures sont bien plus archaïques : c'est le cerveau qu'on a dit *reptilien*. D'où la fascination universelle des oeuvres musicales très rythmées, de JS.Bach au jazz, en passant par les percussions et les danses de tous les pays.

En résumé, entre les surdoués à l'oreille absolue et les étrangers à toute musique, il y a la foule de ceux qui, comme vous et moi sans doute, sont plus ou moins épris de musique ?

## **2- Coup de foudre pour la musique**

Oliver Sacks s'étonnait lui-même de l'extraordinaire histoire suivante :

Le Dr Tony Cicoria est un chirurgien orthopédique new-yorkais que la musique n'intéresse pas vraiment. On lui a donné quelques leçons de piano dans l'enfance, mais devant son indifférence, ses parents n'ont pas insisté. En 1994, à 42 ans, le Dr Cicoria est tout, sauf mélomane.

Or cette année-là, un jour d'orage, alors qu'il passe un coup de fil dans une cabine publique (les portables sont encore inconnus), la foudre tombe sur la cabine, lui passe par la tête et ressort par un pied, mais sans le tuer ! Il a perdu connaissance, on l'hospitalise, il récupère assez rapidement et en fin de compte il semble n'avoir aucune séquelle. Notre chirurgien reprend ses activités comme s'il ne s'était rien passé...

Sauf que, depuis qu'il a émergé de son coma de foudroyé, Cicoria éprouve une étrange, tenace et ardente *soif de musique*, et singulièrement de piano. Or un ami a mis en garde un piano chez lui, pour un vulgaire motif de place disponible. Jusque là, Cicoria n'en faisait rien, mais maintenant, ce piano l'attire, il veut apprendre à en jouer - malgré ses 42 ans - et il y passe ses loisirs, ses soirées et une part de ses nuits. Il progresse péniblement, mais avec un tel acharnement que 10 ans plus tard, en 2004, il est convié à un festival pianistique et qu'il y est très applaudi dans l'interprétation d'une oeuvre de Chopin et - un comble ! - d'une de ses propres oeuvres, car il est devenu compositeur !

Même en relativisant beaucoup un tel succès - parce qu'on ne peut pas acquérir une technique pianistique de très haut niveau en débutant si tard - ce qui nous intéresse, c'est évidemment l'*éclosion d'une musicophilie passionnée* à partir d'une électrocution : le coup de foudre au sens littéral du terme !

On sait depuis longtemps que l'*électrochoc* peut venir à bout d'une dépression grave, sans qu'on sache pourquoi. On n'a pas plus d'explication à la subite musicophilie du Dr Cicoria et à d'autres cas analogues - qui doivent réjouir Eric-Emmanuel Schmidt, lui qui depuis des décennies défend l'idée que nous ne sommes pas seulement le fruit de l'inné et des acquis habituels, mais aussi de l'aléatoire, de l'accidentel, qui semblent pouvoir changer le cours d'une vie, et même le psychisme d'un être humain ?

### **3- Les neurones de la musique résistent-ils à l'Alzheimer ?**

Réponse : deux fois *oui* !

- d'abord, chez les musiciens pro ou amateurs confirmés, il y aurait 4 ou 5 fois moins de cas d'Alzheimer que dans la population générale

- ensuite, chez les musiciens qui, néanmoins, sont atteints par « *ce long crépuscule de l'esprit* » (O.S.), leurs capacités musicales résistent encore quand toutes les autres formes de mémoire se sont en pleine déroute.

O.S. cite plusieurs cas significatifs, dont celui d'un chanteur, un baryton, qui a fait partie pendant 40 ans d'un groupe de 12 chanteurs a capella. Il avait 67 ans quand on a diagnostiqué son Alzheimer. 13 ans plus tard, à 80 ans, « *il n'a plus la moindre idée du métier qu'il a exercé, ni de l'endroit où il habite, ni de ce qu'il faisait 10 minutes auparavant* ». Il est mentalement moribond ? Oui... sauf si on lui parle de musique. Car alors son regard s'éveille, il parle, il semble renaître !

Le contraste entre son monde intérieur avec ou sans musique est si frappant qu'on lui propose de chanter une fois encore en public, en première partie d'un concert ? Il accepte, mais il faut le lui rappeler, le chercher le jour dit, le guider jusqu'à la scène dans ce théâtre que jadis il connaissait parfaitement, mais là, face au public, il chante magnifiquement plusieurs oeuvres de son répertoire, sans une seule erreur, sans la moindre hésitation ! Applaudissements nourris, il s'incline, le rideau tombe, et c'est comme si sa lumière intérieure s'éteignait : il est redevenu hagard, on le reconduit à petits pas dans sa maison de retraite.

D'où l'idée d'une **musicothérapie** dans les maladies neuro-dégénératives, dans les démences, et d'après Oliver Sacks, ça marche ! Mais ce serait là un autre sujet...

JR

-----